

## **Le crapaud**

*H. POURRAT, Contes de la bûcheronne, 55-67.*

Il y avait une fois un roi qui avait trois filles : une vaillante, une paresseuse et une méchante. La vaillante était la plus jeune, elle n'allait encore que sur ses quatorze ans. Mais belle, celle-là, comme un jour de noces : brave et légère et gentille et bonne, comme si elle avait au double tout ce que ses sœurs n'avaient pas.

Les choses allèrent mal, il faut croire, pour ce monde. Le roi vient à faire banqueroute et la France perd sa fortune. Il se désolait tout le long du jour, marchant les mains au dos, ou assis, la vue à terre, dans quelque endroit sauvage, derrière sa maison. C'était surtout la pensée de ses trois petites qui lui retournait le cœur.

« Mon Dieu, Seigneur! Qu'est-ce que je ferai d'elles à présent ? Je ne pourrai seulement pas les marier; il ne leur restera qu'à aller mendier leur pain sur les routes de France. Elles ramasseront la pomme verte au creux du fossé, si elles ne s'y couchent pour mourir de faim. Mes pauvres petites! Il me faut aller à Paris voir si vraiment j'ai tout perdu. »

Il se lève, il tâche de prendre courage, et il se prépare à aller à Paris.

« Écoutez, mes petites, dit-il à ses filles, en leur donnant l'adieu, vous le savez, quand je vais en voyage, je ne reviens jamais sans rien aux mains pour vous. Cette fois-ci encore, que voulez-vous que je vous rapporte ? »

La paresseuse et la méchante demandèrent chacune une robe de soie.

« Et toi, dit-il à la plus jeune, que désirerais-tu ? - Mon père, je désire une fleur.

- Mais quelle fleur, et comment doit-elle être ?

- Eh bien, mon père, j'aimerais qu'elle eût trois branches:

une branche au milieu, blanche comme la neige une autre d'un côté, qui fût de couleur bleue, et de l'autre côté, l'autre de couleur rouge.

- Si je trouve pareille fleur, ma fille, je te l'apporterai. »

Dès qu'elles ne furent plus devant leur père, les deux aînées malmenèrent la plus jeune.

« Voyez la belle sotte ! Une fleur ! O bête, va ! O folle ! qu'est-ce que tu prétends, avec ces chansons-là? Tu n'aurais pas pu demander à notre père une robe de soie, comme nous avons fait?

- Nous qui sommes tout près de n'avoir plus de pain! Nous avons bien affaire d'une robe de soie! »

Le roi cependant boucle sa valise derrière sa selle, met son manteau de pluie, monte sur sa monture, et s'en va dans Paris connaître son malheur.

Quand il y fut, ce lui fut bien forcé de le reconnaître à plein.

De ses grands biens, plus rien ne lui restait. Rasé, nettoyé, nu comme un vermisseau. Celui-là qui se voit sans pain, il n'a plus de goût même à ses prières. Le roi avait si bon cœur pourtant, qu'il pensa encore à faire plaisir à ses petites. Pour les avoir, il engagea peut-être son manteau ou sa bague, mais il trouva les robes de soie de la paresseuse et de la méchante. La fleur qu'avait demandée la vaillante, il ne la trouva pas.

Il s'en revenait en grande tristesse, lorsque, le soir venu, il s'égara un peu.

Comme il traversait des lieux déserts, il découvrit tout à coup un jardin si

merveilleusement orné et ordonné, parmi des arbres de toutes couleurs et de tous ports, qu'il se dit :

« C'est vraiment là le jardin des belles fleurs. »,

Il s'arrêta pour le considérer ; et tout à coup au milieu d'un parterre, il aperçut cette fleur même que sa petite lui avait dite. Il n'avait plus rien pour la payer, dans sa ruine. L'idée de la rapporter à sa plus jeune fille, pourtant, le tenait trop fort.

Il descend de cheval, il frappe au portail. Aussitôt, paraît une bête.

« Que désirez-vous ?

- Oh, oh ! pense le roi, ici les bêtes parlent ? Quelle affaire, à présent ! à quoi cela va-t-il ? »

Enfin, il demande honnêtement à la bête d'entrer dans le jardin pour cueillir cette fleur au milieu du parterre.

« Mais, dit la bête, vous voyagez, je vois, vous faites route.

C'est l'heure du souper, à pareille heure vous devez avoir faim ?

- Celui qui n'a plus d'argent s'arrange avec sa faim comme il peut. Que voulez-vous ? j'avais de grands biens, j'ai tout perdu ; où prendrais-je de quoi souper ?

- Venez, dit la bête; vous me ferez l'honneur de souper avec moi. »

Elle le fait entrer dans un château, oh ! mais, le château des magnificences. Rien n'y manquait en miroirs, en dorures !

Dans la salle, ils trouvèrent le souper servi. Des pâtés en croûte, sur des plats d'or, ou des oiseaux rôtis dans leur plumage, et tout le reste à l'avenant. Quel souper ! Même au temps de ses richesses, jamais le roi ne s'était vu sur ce pied-là.

Quant au cheval, n'en portez pas peine, il avait été établi et fourragé, il était à l'écurie sur une litière fraîche, devant pleine mesure d'avoine.

La bête faisait au roi les honneurs du château. Elle causait avec lui comme une personne.

« Mais enfin, se disait le roi, ce n'est là qu'une bête ...

- Vous avez des enfants? demandait la bête, qui s'intéressait bien poliment à tout.

- Oui, répondait le roi. j'ai trois demoiselles.

- Et il y en a une qui est un peu plus jeune?

- Oui, il y en a une qui n'a que quatorze ans. Les deux autres ont davantage. C'est pour la plus jeune que je me suis permis de demander la fleur. »

Enfin la bête mène le roi coucher dans une chambre où tout répondait à la salle et au souper de tantôt. Le roi n'aurait pu souhaiter trouver mieux : il était bien trop bien, comme on dit, et cela même lui mettait les esprits en campagne. Cette bête, n'est-ce pas, qu'en fallait-il penser? Il devait songer à part soi:

« Et si tu étais chez le diable ? »

« Ne soyez pas en souci, dit la bête, en lui souhaitant le bonsoir. Demain je vous donnerai la fleur dans un pot pour votre demoiselle. N'êtes-vous pas content?

- Je suis content, je ne le suis que trop.

- Seulement vous vous sentez aussi un peu ennuyé ?

- Que voulez-vous, il faut passer partout dans cette vie. »

Le lendemain, au soleil levé, dans le jardin merveilleux, la bête donne la fleur au roi. Elle la donne comme elle l'avait promis, et sans rien vouloir en retour.

« Je ne veux rien présentement. Mais vous me reverrez. J'irai un jour demander ma récompense à votre plus jeune fille. »

Elle remet le roi dans le chemin et il s'éloigne, l'épaule basse sur son cheval, sans pouvoir s'empêcher d'avoir martel en tête.

Ses trois filles étaient venues l'attendre sur la route. C'était au haut d'une montée, sous quelque gros arbre d'où l'on découvrait tout le pays et bien loin à des lieues. Les deux aînées, curieuses comme des chattes, étaient parties devant. Mais la plus jeune, avant de venir, avait eu soin de préparer le manger, le coucher, de faire une bonne soupe aux pois et de bassiner le lit de son pauvre père.

Il arrive, il descend de sa monture, il embrasse ses filles, joue sur joue. De sa valise il tire les deux robes de soie pour les aînées et il donne le pot de la belle fleur à la plus jeune.

« Tiens, m'amie, je te porte ta fleur. Mais ce que ça fera, ah ! je ne le sais pas. »

Il lui raconte alors comment il avait vu la fleur, et le jardin, le château, la bête ; comment la bête avait dit qu'elle se ferait payer un jour, enfin tout. Et un soupir par là-dessus.

« Ce que ça fera ? Eh ! pauvre papa, que voulez-vous que ça fasse? »

Ce n'était qu'une enfant, n'est-ce pas? Elle avait quatorze ans ou allait les avoir. Mais elle, elle trouvait toujours tout bon sans sauce et faisait bon visage à tout.

Après cela, filles de roi ou pas, en robes de soie ou non, il fallait vivre. Le roi n'avait plus rien de rien, pas même une croûte pour le lendemain à son lever.

Tout ce qu'il pouvait, c'était d'aller demander du pain à ceux qui en avaient dans

la huche, d'aller chercher la charité de porte en porte avec un sac et un bâton blanc.

Il se prend, il s'en va, le frisson de la honte à l'échine, mais quoi, c'était forcé de mendier à cette heure.

En son chemin, la première créature qu'il trouva, ce fut un crapaud.

« Toi, un roi, lui dit le crapaud, tu vas mendier?

- Et que ferais-je? Il faut bien pourtant que je trouve du pain pour mes trois demoiselles ! »

Il répondait cela, et en même temps il pensait :

« Ce crapaud qui parle! c'est un peu drôle, tout de même. »

« Tiens, lui dit le crapaud, porte cette bourse d'or à la plus jeune de tes filles. Le vivre, vous l'avez, maintenant, mais demain, tu viendras ici à la même heure entendre ce que j'ai à te dire .»

Le roi porte donc la bourse d'or à sa fille, la jeune fille, et lui conte l'affaire.

Voilà les deux aînées aux cent coups.

« Eh bien ! un crapaud, un crapaud avec sa bave ! Oh ! il y a de quoi sécher de peur. Voyez dans quels beaux draps elle nous met ; nous, des filles de roi ( A voir des affaires avec un crapaud, à présent! Vit-on jamais cela dans la vie des personnes ! Pourquoi faut-il que nous ayons pour sœur pareille créature ?»

Là-dessus, grandes récriminations, grandes fâcheries, et grandes plaintes en campagne.

Le lendemain, pourtant, le roi ne put faire autrement que de se trouver à l'heure assignée dans le chemin. C'était au lever du soleil, quand la rosée tombe sur

l'herbe au premier rayon. Il appelle. Crapaud ou monsieur, il ne savait trop comment il devait dire. Cette affaire continuait de lui travailler la tête.

Tout à coup le crapaud paraît.

« Demain soir, j'irai coucher chez toi, dans le lit de ta fille la plus jeune. »

Et cela dit, il s'en retourne.

Ce que les deux aînées, la paresseuse et la méchante, purent chanter tout le long de ces deux journées, la vie de malheur qu'elles purent faire à leur petite sœur la vaillante et la bonne, imaginez-le aussi vertement qu'il vous plaira.

Enfin, au jour d'après, sur les huit heures du soir, on entend tabuter à l'huis trois petits coups.

La paresseuse, qui était tout contre, commence d'ouvrir.

Mais quand elle entrevoit le crapaud, de frayeur ou de dégoût, elle tombe là sur la place. La méchante, alors, y vient, mais à peine la porte entrebâillée, elle s'affale aussi. Restait la belle et gentille. Elle accourt. Elle ouvre, dit au crapaud d'entrer, lui demande à sa façon riante s'il ne veut pas venir se chauffer près du feu. Car elle, elle n'avait de dégoût pour aucune créature ; et ses manières savaient gagner le cœur de tout ce qui l'approchait.

« Peut-être n'as-tu pas soupé? Que veux-tu que je te prépare?

- Non, il n'y a qu'un moment, j'ai avalé une grosse limace ; mais il vient temps de s'aller mettre au lit. »

Les deux aînées, tout en frémissant, tirent la jeune par sa manche.

« Un crapaud, quelle horreur! eh bien! c'est pour le coup! ... Coucher avec cette dégoutation ... De la vie des vivants ! Tu n'iras pas, je pense? Le vois-tu,

maintenant, ah ! dis, mauvaise folle ? Si tu avais demandé une robe de soie comme nous, ça n'aurait pas fait tant d'affaires ! »

Mais la petite demoiselle ne les écoutait même pas. Elle range les restes du souper, couvre le feu ; et son mouchoir de cou plié, sa robe à fronces quittée, elle va se mettre dans son lit. C'était le dernier au bout, après ceux de ses sœurs et celui de son père, parce qu'il y en avait toute une rangée au fond de la salle, comme dans les maisons.

Le crapaud vient. La belle avait mis sur le marche-banc une petite escabelle encore, afin que ce crapaud pût arriver jusque sur le lit. Avec toutes les paillasses, toutes les couettes, tous les édredons, les lits, c'est déjà haut pour le monde. Pensez à ce que c'est pour un crapaud !

Celui-là monte par l'escabelle, toc-toc-toc, tout bellement ; mais lorsqu'il arrive au haut il dégringole.

Il remonte, toc-toc-toc ; arrivé au haut, redégringole encore. Alors la demoiselle sort du lit sa main blanche, bravement, elle l'avance vers le crapaud, le voyant si en peine.

A peine l'eut-elle touché, oh ! la merveille ! Le voilà défadé, parce qu'il avait été enfadé par des fades, je veux dire enchanté par les fées ; il devait demeurer sous figure de bête jusqu'au moment où une belle demoiselle l'aurait, de bon cœur, touché avec sa main.

Plus de crapaud, donc ; mais un monsieur, à qui rien ne manquait de tout ce qui compose un fier jeune homme.

« Je vais vous mettre dans une belle chambre, dit-il à la petite demoiselle, et je vous épouserai dès que vous aurez l'âge. »



Le conte ne raconte pas ce que devinrent les deux aînées, la paresseuse et la méchante : elles crevèrent bien de dépit, si elles voulurent. Mais la jeune, la belle et gentille, ce beau monsieur la mit dans une tour. Puis, le moment venu, il l'épousa en grande fête. Et le soir même, elle et son père le roi, il les conduisit dans son château des magnificences où tout était marqué au nom de la belle.